

TRIBUNE DES LECTEURS

Détournement de thèse

Depuis quelques années, chacun y va de ses propositions pleines de compassion pour «sauver» ces pauvres Bac+8, 9 ou 10 qui s'entassent dans les laboratoires.

Dans son «point de vue», Nicolas Chevassus-au-Louis (voir *Pour la Science*, janvier 2000) vise à transformer le thésard en étudiant coupable de «rêver» un avenir pour lequel il est formé. Il complète le «point de vue» de Bernard Beauzamy (voir *Pour la Science*, juin 1999), qui fait le «constat cruel» que le doctorant est un tâcheron inefficace en entreprise, et lui recommande de proposer à son employeur un salaire réduit!

Nos deux auteurs n'analysent pas le discours dominant selon lequel s'il n'y a que peu de possibilités de devenir chercheur ou enseignant, il faut se responsabiliser en s'adaptant au monde merveilleux de l'entreprise!

On parle métaphoriquement de «globe-trotters» ou de «formidable capacité d'adaptation» pour désigner les galériens qui errent de post-docs en post-docs... Des métaphores qui évitent de désigner la précarité par son vrai nom, et de réfléchir sur un vrai statut de doctorant et à son avenir.

Il est en effet plus facile de vanter les mérites du recyclage et de l'entreprise que de revendiquer le plein emploi dans la recherche publique, car ce malaise imposé aux doctorants n'est qu'un des symptômes de sa lente agonie : aujourd'hui, la politique en vigueur s'emploie à brader le capital intellectuel public aux intérêts économiques privés. Du côté de l'enseignement, l'université jongle avec des contrats précaires, tandis que dans les organismes de recherche, le nombre de postes ne compense plus les départs à la retraite, et les post-docs se multiplient... On a vite oublié ce qu'était le contrat social à l'origine de la recherche publique : la légitimation et le financement public de la science en échange de la contribution de cette dernière à l'amélioration de la richesse (notamment culturelle) et de la sécurité collectives. Au total, ce sont 6 000 postes par an qui devraient être publiés, soit de quoi «caser» les deux tiers des nouveaux docteurs.

Jamais l'Université et la Recherche publique n'ont eu autant besoin de docteurs, mais jamais leur statut n'a été aussi détourné! L'université n'a pas à déboucher sur l'entreprise, et elle ne peut fonctionner correctement sur un réservoir de précaires. On aura beau obliger le doctorant à écouter les louanges de l'entreprise, il faudrait une foi de charbonnier pour le détourner d'une trajectoire naturelle et souhaitée.

F. LAUDET, Montpellier

J. S. STEYER et G. LECOINTRE, Paris

Retrouvez l'intégralité de cette lettre et les arguments des auteurs sur notre site Internet

Raciologie?

Est-il intrinsèquement mauvais de s'interroger sur l'origine et l'évolution des populations? On peut se poser la question en lisant l'article d'Agnès Lainé (voir *Pour la Science*, octobre 1999). Amalgame et confusion chronologique y accréditent la thèse suivant laquelle les anthropologues sont des ringards dangereux qui, dans leur «quête des origines» déclinent les humains «en races, sous-races et types». À ce point de vue, l'utilisation du présent de l'indicatif sous une image d'un autre siècle est pour le moins malencontreuse.

Non, l'objectif de l'anthropologie biologique n'est pas la classification de «races», pas plus que celui de la chimie n'est de trouver le secret de la pierre philosophale. Lorsqu'Agnès Lainé découvre que l'anthropologie est née chez des «puissances coloniales», sa démonstration est un peu courte. Pendant deux siècles, où donc ailleurs se sont développées mathématiques, physique nucléaire ou linguistique? Malheureusement le racisme et l'esclavagisme préexisterent de très loin à l'avènement des recherches anthropologiques.

Les nazis ont dévoyé l'histoire, l'archéologie, la génétique, la médecine et la linguistique. Cela condamne-t-il ces disciplines? Pour en venir à l'Afrique et à l'anthropologie, existe-t-il la moindre preuve, comme le suppose Agnès Lainé, que les génocidaires rwandais aient eu besoin des travaux de Jean Hiernaux pour justifier leurs massacres? Présenter ce chercheur comme un «héritier de la raciologie antérieure» qui y «adhérait pleinement» traduit une grave méconnaissance de l'histoire de la discipline. Jean Hiernaux, dans son enseignement comme dans ses nombreux ouvrages scientifiques, rappelait avec insistance l'absence de hiérarchie entre les peuples, l'iniquité des justifications scientifiques du racisme et l'importance d'étudier la diversité biologique de l'espèce humaine dans l'intérêt des populations elles-mêmes.

D'une façon plus large, l'article d'Agnès Lainé s'inscrit dans un mouvement très «politiquement correct» qui, au cours des dernières décennies, a jeté l'opprobre sur l'anthropologie biologique, notamment en France, alors même que la discipline a prospéré dans le monde anglo-saxon. Devons-nous réellement être fier de cette autre «exception française» qui fait de nous les grands absents des avancées les plus récentes sur l'origine de l'homme moderne et de sa diversité?

Pierre DARLU, INSERM, Unité 535
Jean-Jacques HUBLIN, CNRS, UPR 2147

Réponse de Agnès Lainé

Si être politiquement correct revient à adhérer à des valeurs antiracistes et humanistes, je suis sûre que Jean-Jacques Hublin et Pierre Darlu le sont autant que moi... Ces mots terribles comme «race», «raciologie» et leurs dérivés choqueraient-ils s'ils ne touchaient à un aspect du passé que nous avons peine à assumer, ce que montre l'effort, sensible dans leur réponse, de rejeter du côté des seuls nazis la vision raciale d'une histoire de l'humanité que, pourtant, tout l'Occident a partagée? La question se pose : pourquoi se sentir «accusé» de ce que d'autres ont pensé, en d'autres temps?

Je suis historienne : à l'époque coloniale, où étaient les historiens? En Afrique? Ils pensaient, à la suite de Hegel, que ces «peuplades» sans écriture n'entraient pas dans les champs de l'histoire... Les historiens ont changé, les anthropologues aussi.

Jean Hiernaux en est un exemple. Ce chercheur éminent dont beaucoup connaissent l'esprit tout autant «politiquement correct», était au Rwanda en 1950. Il a cru ce qu'on disait alors des différences de race et d'origine des Hutu et des Tutsi (pourquoi ne l'aurait-il pas cru?). Ses articles de 1952 à 1956 ne sont jamais cités : il y a alimenté de données physiques et sérologiques cette interprétation, avant de se rendre compte de l'erreur. Il a par la suite démenti «l'idéologie hamitique».

La vision naturaliste de l'Autre, dont j'ai retracé certaines incarnations scientifiques en Occident, a été (diversement) intégrée aux identités collectives actuelles des peuples ex-colonisés, parfois pour le pire. L'afrocentrisme en est une autre manifestation.

J'invite J.-J. Hublin et P. Darlu à élargir nos échanges sur ces sujets difficiles. Il est vrai que l'anthropologie physique est mal aimée des sciences humaines, mais les contestations ont été extrêmement vives, et plus longtemps, en Grande-Bretagne. Peut-être au contraire l'abcès n'a-t-il pas été assez crevé en France?

Je plaide pour le droit à l'exégèse des sciences quelles qu'elles soient et je suggère qu'il importe de ne pas laisser entièrement à d'autres le soin de cette tâche. Je suis, moi aussi, passionnée par les recherches sur l'évolution humaine ; souhaitons que cette «quête» se déroule dans le souci des hommes qui vivent aujourd'hui.

Écrivez à *Pour la Science* vos réactions, vos commentaires et vos réflexions sur l'actualité scientifique et vos relations avec la science. L'adresse de *Pour la Science* sur Internet est : tribune@pouirlascience.fr. Découvrez d'autres contributions de lecteurs sur le site Web www.pouirlascience.com.